

Gauz

Black Manoo

*Dieu est un romancier bouddhiste indécis
Ses personnages, il les écrit et réécrit
À chaque réincarnation, une version bêta
Qui trouve son achèvement au Nirvana*
Ernest Gbogou

Voyager... une seconde chance
L'Ange

*À Emmanuel Pan
de la part du Congolais de l'espace
et de l'Enfant bleu*

L'ASSO

— *Mon Pretty man, pour avoir des papiers, il faut les demander.*

— *Ma Karol, pour demander des papiers, il faut en avoir... Je ne vais pas débarquer à la préfecture et dire « Je suis sans-papiers. » C'est double tarif: prison puis Air France direct Abidjan.*

— *Non, pour ça, il faut qu'ils sachent d'où tu viens. Tu n'as même pas de passeport. Vas voir l'Asso, ça fait un mois que je te dis ça.*

À Jussieu, dans un bâtiment abandonné pour cause d'amiante, l'Asso occupe une pièce aveugle en entresol. Sur le mur du fond, quatre photos en croix. Le Père et le Fils lui sont inconnus. Dans la position du Saint-Esprit, Black Manoo identifie la barbe-collier d'Albert Jacquard, généticien, et le visage ravagé de Jacques Higelin, musicien. Le mobilier est disposé en U, bénévoles à l'intérieur, sans-papiers à l'extérieur. Face à face, têtes blanches extatiques, têtes noires ou têtes bronze sombre. Tous les visages sont transfigurés par une sorte de foi administrative. En ce lieu, « sans-papiers » est une antiphrase. Extraits de naissance, bulletins de salaire, attestations en tout genre, certificats divers, factures d'hôtels, tickets

de métro, notes de restos... Les mains portent des pochettes ventruées comme des sandwiches grecs. Les dossiers sont obèses de tout ce qui peut prouver au moins une présence, sinon un attachement durable à la France.

Assia a fui un mari violent à Anaba ; Velibor bégaie depuis que la mort lui a frôlé la nuque au Kosovo ; douze ans que douze heures par jour, Souleymane le Dogon nettoie les crottes de Pattes-Blanches, pur sang arabe d'un haras des Yvelines ; Espérance s'entête à dire Zaïre parce que Congo, ça porte la poisse ; Comfort, Ghanéenne du bois de Boulogne, veut une médaille pour plaisirs rendus à la Nation... Pas de zone de confidentialité, les histoires personnelles se contentent aux oreilles de tous. Question après question, les bénévoles les arrachent, même aux bouches les plus timides. Parfois, on croit être au 36 quai des Orfèvres.

— *Sans-papiers n'est pas une condition humaine, c'est un état juridique. Nous ne sommes pas là pour vous soutenir le moral mais pour vous trouver une solution de droit. On veut tout savoir, tous les détails comptent. On est en guerre contre la préfecture. Elle exploitera toutes les failles, nous aussi.*

Avocat à la retraite, André est une boule d'énergie et de gras de 70 ans, yeux bleus perçants, voix de baryton entretenue par une Gitane maïs greffée à la commissure des lèvres. Cette cigarette est prise pour fumer la poudre d'héroïne, elle en masque l'odeur. Au pays de tout ce qui évoque son passé de dépendance à un ancien junkie, les odeurs sont au

sommet de la pyramide. Et comme Black Manoo le craint, quand vient son tour, il tombe sur André flottant dans une nuée bleue gitane. Malaise.

— *Détendez-vous monsieur, je ne vais pas vous manger... On laisse ça aux policiers !*

André accompagne son mauvais trait d'esprit d'un rire parachevé en quinte de toux... comme à la première inspiration sur une pipe à crack. Perturbé, Black Manoo répond en mode algorithmique. « *Oui... non... peut-être... si... alors... je ne sais pas...* » La pire configuration pour un bénévole. Il faut des dizaines de questions pour déchiffrer la plus banale des situations.

— *Écoutez, ça fait vingt minutes qu'on parle et je ne sais même pas si vous êtes ivoirien ou pas.*

André perd patience... Black Manoo aussi.

— *Écoutez, ça fait vingt minutes que vous me faites penser à autre chose. Éteignez la Gitane, j'allume mon cerveau.*

ILS

« Admis, mention bien. J'ai piqué un sprint en hurlant. Il paraît que mes bonds de joie étaient spectaculaires. En attendant la lune, le basket m'a appris l'apesanteur. Ils

cherchaient des cerveaux montés sur des corps athlétiques. Ils m'ont repéré le jour des résultats du bac. Nous avons fêté "ce diplôme surcoté qui valide la perpétuation d'un système d'éducation colonial-bourgeois". La formule m'a plu, nous étions à la septième Guinness. Ils m'ont présenté une lettre en cyrillique signée en écriture romane par "Vladimir Frantsévitch Stanis, recteur, Université Patrice-Lumumba, Moscou". Ils m'ont proposé astronautique. Moi qui rêvais de la danse de Buzz & Neil sur la mer de la Tranquillité, j'ai signé après le poulet à la braise.

Je me voyais déjà à Baïkonour, les tuyères enflammées d'un Soyouz aux fesses, éclairant la toundra en fonçant à 4g d'accélération vers l'obscur sidéral. Entre deux ronds de fumée, mon pote Zéguen disait de me méfier. Timidement... Je le pourvoyais en herbe. On me donnait de l'argent chaque semaine. Mon père Gaspard me demandait de m'inscrire à la fac pour patienter. Timidement... Je le pourvoyais en victuailles. Ses femmes, nos mères, me bénissaient. On me donnait beaucoup d'argent.

Un matin, ils sont venus en voiture. Je suis monté. D'instinct, je savais qu'il ne fallait pas interroger. Ils ont conduit toute la journée et toute la nuit. Je me suis réveillé à la frontière du Burkina Faso. À Ouagadougou, nous étions quatre par chambre dans une villa à deux pas de la présidence. Au moins un représentant de chaque pays d'Afrique de l'Ouest, tous pêchés à l'appât de Moscou, tous

arrivés sans bagages. Ils fournissaient tout. En attendant le départ, les cours se donnaient au salon. Grand, blond, fruste, une caricature dispensait des cours de cartographie et d'initiation au russe. Mince, brun, nerveux, une autre caricature s'occupait de la topographie et de l'arabe. Ils n'avaient pas de noms. Ils m'ont mis en binôme avec Zigori, un Togolais qui avait du mal à suivre. En chambre, je lui réexpliquais tout.

Ils nous ont réveillés en pleine nuit. Un bus nous a convoyés à l'aéroport, directement sur le tarmac, au pied d'un C-130 Hercules les quatre hélices en marche. Il y avait beaucoup de sérénité malgré le vacarme des moteurs. En file indienne, nous sommes montés par le cul de l'avion. Personne n'a dit mot jusqu'à ce que le dernier lampion de Ouaga disparaisse sous les nuages. Là, quelqu'un a paniqué, détaché sa ceinture, s'est mis à crier qu'il voulait rentrer immédiatement. Ils ont ouvert la rampe, l'ont jeté dans le ventre noir des cieux. Le vol a été tranquille après.

À l'aube, nous avons débarqué dans une caserne militaire en plein désert. Ils aboyaient des ordres dans une langue un peu russe, un peu arabe. Courir, passer des obstacles, faire des pompes, cuire au soleil, courir, faire des pompes, cuire au soleil... N'avoir rien mangé depuis quarante-huit heures n'était pas le plus dur. Ne pas savoir ce qui nous arrivait était insupportable. Ceux qui flanchaient

étaient traînés derrière une bâtisse d'où revenait l'écho de tirs. Je suis tombé à mon tour. Quand ils sont venus me débarrasser, Zigori s'est interposé. Ils lui ont demandé s'il voulait finir comme moi. Il a répondu qu'il irait partout où irait son binôme. Ils nous ont traînés derrière la bâtisse...»

Black Manoo stoppe son récit. Un moment de lucidité. Personne ne lui a rien demandé de tout ça. Dans la salle aveugle, les conversations-interrogatoires entre sans-papiers et bénévoles se sont figées dans la pierre d'un silence médusé. André qui ne cesse jamais d'être à la barre perce les mutismes en se faisant l'avocat du diable :

— *Tu mens !*

ZIGORI

«Ceux qui disent que l'esprit peut transcender le corps sont des menteurs. Ce qui transcende le corps, c'est l'exercice. Un éboueur n'a pas le nez zen mais entraîné. Un pêcheur de perle n'est pas un homme-poisson mais un homme exercé à l'apnée. Tant qu'on pratique, on s'habitue à tout, surtout au pire.

Lorsqu'ils nous ont traînés derrière le bâtiment, ils ont tiré en l'air. Ils m'ont dit que je devais une vie à Zigori parce qu'un bon soldat est aussi celui pour lequel ses frères d'armes sont prêts à mourir. Nous avons repris l'entraînement, nuit et jour, pendant des mois. Je mets environ quarante-cinq secondes pour remonter les huit parties principales d'une kalachnikov démontée en trente secondes. À peu près le même temps qu'il faut à n'importe lequel d'entre vous pour étouffer dans mes bras. Tripoli est à 32° Nord – 13° Est, Benghazi 32 – 20, Moscou 55 – 37, Bucarest 44 – 26. Donne-moi une montre, une carte et une boussole, je te dis la latitude et la longitude de tes fesses. Donne-moi dix minutes et cinq soldats en armes légères, je prends d'assaut une mitrailleuse lourde postée en hauteur à la Sorbonne.

Nous avons appris par cœur un livre vert qui était notre petit livre rouge. L'exercice durcit les corps et l'absurde les esprits. À la belle étoile, je dormais face contre terre pour ne pas voir cette lune qui m'avait trahi. Et puis est arrivé le moment oméga, le moment où plus rien n'atteint ni ton corps ni ton esprit, le moment où chaque individu n'a plus que le sens de la meute, et la meute plus que le sens du sang.

Notre baptême du feu, c'était dans le Sud. Haftari, un général de corps d'armée, avait retourné son treillis et s'était rendu, armes et troupes, à l'ennemi occidental. Nous avons tenu une position trois jours sans dormir en face

de troufions gaulois surarmés. On nous a aussi envoyés à l'Est taire les contestations d'ennemis intérieurs d'un peuple dont nous ignorions tout. Nous la brigade noire, en première ligne, nous essuyions les balles destinées à nos asservisseurs. Nous étions un corps fiable, nous n'avions rien, nous n'étions nulle part, nous n'étions plus.

Exécuter les ordres, rester vivant étaient nos seuls objectifs. Nous ne savions rien à l'avance de nos missions. À l'heure H, on était entassés dans des AMX-13 montés sur des roues dégonflées pour offrir plus de surface de contact au sable du désert. Treillis sablés, têtes noires, empilés dans un blindé léger où il faisait une chaleur de four : Zigori nous a surnommés la « brigade des cookies ».

Dans une bataille, il y a beaucoup de bruit, mais pas de violence. Tout est au ralenti. Comme au cinéma, lorsque la cadence des images est trop rapide, l'œil ne suit plus, le cerveau extrapole. J'ai vu tomber Zigori. Il donnait l'impression d'avoir simplement trébuché. Doucement, il s'est couché. Et puis, il est resté face contre terre. J'ai profité d'un tir de barrage pour le rejoindre. Je l'ai porté à l'abri, je l'ai retourné sur le dos, il n'avait plus de ventre.

— Blacky, c'est comment ?

— Ça va aller.

— *Tu mens.*

... Depuis ce jour, je ne supporte plus que quiconque me dise « Tu mens ». Dans ce désert, je n'avais

pas de papier, je n'étais rien d'autre qu'un point sur une carte d'état-major. J'ai survécu. Et survivre, c'est vivre au-dessus de la vie. Dans ce monde, nous sommes tous des points sur une carte d'un état-major dont nous ne savons rien du véritable dessein. Même toi l'avocat. La préfecture, en réalité, c'est votre guerre à vous, toi et tous tes bénévoles. Moi, j'ai cessé de faire la guerre des autres. Je l'ai promis à Zigori.»

RETOUR SUR TERRE

La situation internationale change. Le « Guide » rouge au livre vert se réconcilie avec le reste du monde. L'université du désert est dissoute. À chaque homme de la brigade des cookies, on promet un mandat d'installation dans son pays et remet un faux vrai diplôme. Au final, Black Manoo n'est pas astronaute mais agronome. Celui qui avait la tête dans les étoiles finit les pieds dans la terre.

Black Manoo revient à Abidjan par un vol régulier. Tellement heureux de revoir le pays, de retrouver la chaleur moite dès l'ouverture des portes de l'avion, il baise le macadam à la descente de l'échelle de coupée. Les reflux d'odeur soufrée de kérosène brûlé abrègent son effusion,

© Le Nouvel Attila pour le texte.
© Aïda Muluneh pour la photographie
de couverture :
The World is 9, City Life, 2016.
Used with permission.
127 avenue Parmentier 75011 Paris.
www.lenouvelattila.fr
N° éditeur : 58
Dépôt légal : été 2020
Isbn : 978-2-37100-075-9

Expédié au rythme d'un feuilleton
des baraquements de Bassam
aux sous-sols de Belleville,
ce livre a été achevé d'imprimer
courant juillet 2020
pour des lecteurs
appelés à circuler, et à faire circuler
ces histoires au maximum pendant
7 générations